

particulièrement à Waterloo, où une attaque de flanc qu'il commandait à la tête du 52^e régiment, contribua puissamment à repousser la colonne de la garde, commandée par le maréchal Ney, au moment le plus décisif de la bataille. Il fut gouverneur de Guernesey, puis lieutenant gouverneur du Haut-Canada, de 1829 à 1835. De cette époque, il fut commandant des forces, puis administrateur du Bas-Canada en 1837, au départ de Lord Gosford, administrateur de nouveau au départ de Lord Durham; puis enfin gouverneur général jusqu'à l'arrivée de M. Poulet Thompson, (depuis Lord Sydenham) le 16 octobre 1839. La législation du Conseil Spécial, sous son gouvernement, l'incendie des villages de St. Denis et de St. Benoît par les volontaires, les exécutions politiques et d'autres actes de répression d'une grande sévérité, ont rendu son nom peu populaire dans le Bas-Canada. Son portrait, publié dans l'*Illustrated London News*, donne l'idée d'une grande inflexibilité de caractère. Comblé d'honneurs, et appelé à la Chambre des Lords sous le titre de Lord Seaton, au retour de ce pays, il n'y prononça qu'un seul discours au sujet de l'union des Canadas. Il s'opposa à cette mesure pour des raisons semblables à celles qui ont été données par le juge-en-chef Robinson, dans sa brochure. Il craignait la combinaison des partis radicaux des deux Provinces et qu'une union prématurée ne vint à rendre impossible, plus tard, la confédération de toutes les colonies, qu'il croyait nécessaire.

En 1840, il fut nommé Lord Haut-Commissaire des îles ioniennes, poste qu'il occupa jusqu'en 1849. Il se montra, cette fois, très-conciliant et donna à ce peuple une constitution qui a été, depuis, la cause de beaucoup de difficultés et a fait qu'en dernier lieu, l'Angleterre s'est montrée disposée à renoncer à son protectorat. Depuis, Lord Seaton a été commandant des troupes en Irlande, et, en 1860, il fut élevé à la dignité de Maréchal.

M. Wolfréd Nelson était fils d'un officier du commissariat anglais, et naquit à Montréal le 10 juillet, 1792. Il étudia la médecine sous le Dr. Carter, à Sorel, fut admis à la pratique en 1811, et s'établit de suite à St. Denis, sur la rivière Chambly, endroit qu'il devait rendre célèbre par le seul avantage considérable qu'aurait remporté les insurgés canadiens sur les troupes anglaises.

En 1812, il marcha à la frontière comme chirurgien du bataillon de son comté. En 1827, il lutta contre le procureur-général, M. James Stuart, pour la représentation du bourg de Sorel, et, après une élection de sept jours, élection des plus acharnées, il fut proclamé élu à la majorité de deux voix. Le procureur-général, irrité de ce revers intenta de nombreuses poursuites pour parjure, et sa conduite injuste dans cette circonstance fut au premier rang parmi les actes qui causèrent, longtemps après, sa destitution. Pendant longtemps, Wolfréd Nelson et son frère, Robert, furent en chambre les partisans les plus énergiques et les plus hardis de M. Papineau et du parti libéral. En 1837, il présida la mémorable assemblée des cinq comtés de la rivière Chambly, à la suite de laquelle des mandats d'arrestation furent lancés par le gouvernement. Il résolut de se soustraire à cet acte du pouvoir, et ses partisans se retranchèrent dans le village de St. Denis, où ils résistèrent avec succès aux boulets de la division du Général Gore, qui fut obligée de battre en retraite. Les insurgés ayant été battus à St. Charles, par le Col. Wetherall, M. Nelson dut abandonner sa position où il se trouvait cerné. Il parvint à s'enfuir, et il avait presque gagné la frontière lorsqu'il fut arrêté et amené prisonnier à Montréal. Exilé aux Bermudes par Lord Durham, il fut mis en liberté par le désaveu des actes de ce gouverneur par le gouvernement impérial, et il arriva aux États-Unis le 1^{er} novembre 1838. Il y vécut jusqu'au mois d'août 1842, où il revint à Montréal avec sa nombreuse famille. Il trouva de vives sympathies, et s'étant refait une clientèle avec assez de rapidité, il fut élu par le comté de Richelieu, en 1844, contre M. Viger, alors premier ministre, et demeura en Chambre jusqu'en 1851, où il fut nommé inspecteur des prisons et hôpitaux, charge qu'il occupa encore lors de son décès. Il fut, de plus, élu à deux reprises maire de la cité de Montréal, et sut gagner, dans cette charge, l'estime de ceux même que ses antécédents avaient dû préjuger le plus fortement contre lui. Homme d'une haute stature, d'une physionomie grande et sévère, d'un caractère fougueux et indomptable, M. Nelson était un orateur véhément, un partisan actif et intrépide, un politique honnête et désintéressé jusqu'au dévouement et à l'abnégation. Chevaleresque, sensible, bon et charitable, il alliait des qualités bien différentes et comme étrangères en apparence à sa fière nature; il dut à cet heureux mélange de conserver le respect et même la sympathie de ses adversaires dans des circonstances où la chose semblait presque impossible.

Il nous faut ajouter à ces deux biographies un peu étendues pour notre cadre si restreint une courte mention de quelques autres hommes remarquables disparus dans les deux ou trois derniers mois. Ce sont les Hons. Harwood et Hollis Smith, conseillers législatifs, M. le juge Connors, homme d'une grande originalité de talent et de caractère, qui fut pendant quelques années député et fut Solliciteur-Général dans le ministère Brown-Dorion; M. Stewart Derbyshire, ancien attaché de Lord Durham, imprimeur de la *Gazette du Canada*, un des amateurs de tableaux et un des bibliophiles les plus distingués qu'il y ait dans ce pays; M. George Burns Symes, un de nos premiers négociants et qui laisse une fortune d'un delà d'un million de piastres; enfin l'Hon. M. Elmsley, la providence vivante des catholiques du Haut-Canada en général et de ceux de Toronto en particulier. Fils du juge en chef Elmsley, il avait hérité des talents et surtout de l'honnêteté et de la générosité de son père, qui remboursa un jour £500 à un plaideur malheureux parce qu'il s'imaginait, (à tort, assurément) qu'il était la cause de ce malheur.

M. Elmsley, marié à une catholique, fille de l'hon. Lewis Sherwood, embrassa la même religion et ne cessa de travailler à fonder et à maintenir des institutions de bienfaisance et de charité. Les premières écoles catholiques de Toronto furent établies à ses frais; le Collège de St. Michel et l'École de la Providence peuvent être considérés comme fondés par lui, et la cathédrale de Toronto, les autres églises et les couvents et hospices de cette partie de Haut-Canada lui doivent aussi en grande partie leur existence.

A toutes ces pertes que le pays vient de faire s'ajoute celle d'un homme qui lui était sincèrement dévoué et qui n'a pas peu contribué à faire connaître le Canada à la France. Nos lecteurs apprendront avec douleur la mort de M. de Puibusque qui a orné si souvent notre feuille de ses belles productions, prose ou poésie. Nous ne pouvons à l'instant même rendre justice à cette noble existence; nous y reviendrons plus tard.

M. de Puibusque, on se le rappelle, avait écrit pour la fête de St. Jean-Baptiste, il y a quelques années, une jolie pièce de vers *Les Couleurs du Canada*, qui fut publiée dans ce journal. Nous donnons cette année à nos lecteurs tout un poème de Victor de Laprade où la vie et la mort de notre patron sont racontées d'une manière admirable. Nous faisons en même temps le souhait que notre belle fête nationale qui tombe juste au lendemain de luttes si violentes et si acharnées puisse apaiser un peu les passions politiques et rappeler à nos compatriotes que, s'ils ne peuvent s'empêcher de différer d'opinion, il ne leur est point permis de se détester et de se persécuter mutuellement.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES SCIENCES.

—L'héliochromie.—M. Niepce de Saint-Victor, à qui les études et les pratiques photographiques doivent tant, s'occupe depuis plusieurs années de reproduire des images colorées à l'aide de la chambre noire sur les plaques daguerriennes. Il a mis récemment sous les yeux de l'Académie des sciences quelques épreuves assez bien réussies, en présentant un cinquième mémoire sur ce sujet intéressant. Les travaux de M. Niepce méritent une grande attention. Nous devons donc en donner un aperçu, pour les signaler à ceux qui suivent avec intérêt les progrès de l'art photographique. Jusqu' alors l'auteur avait rencontré de grandes difficultés pour la reproduction de la couleur jaune, en même temps que celle des autres couleurs. Par un nouveau mode de préparation des plaques, il est parvenu à l'obtenir avec certitude. Il suffit pour cela de chlorurer les plaques d'argent dans un bain composé d'hypochlorite de soude, au lieu de se servir de l'hypochlorite de potasse. Dans les conditions que M. Niepce indique en détail, les couleurs se produisent avec des teintes très-vives, et les noirs souvent avec toute leur intensité. Il faut, dans ce but, employer de préférence les plaques qui donnent par l'action du reagent une belle teinte rouge-cerise, ainsi que celles qui sont les plus tendres à recuire: elles sont plus sensibles à la lumière, pourvu que la couche de chlorure d'argent ne soit pas trop épaisse. La plaque doit être en outre recouverte d'un vernis à base de chlorure de plomb, pour obtenir la fixation des couleurs.

Ce n'est pas seulement au point de vue de la reproduction des images colorées,—ce qui serait cependant un progrès considérable et vivement désiré,—que les recherches de M. Niepce de Saint-Victor en héliochromie ont une grande importance. Un fait constaté par ces recherches leur donne une valeur scientifique de premier ordre. Elles semblent avoir établi, en effet, que toutes les couleurs binaires sont décomposées par l'héliochromie. Un vert naturel, par exemple, comme celui de l'émeraude ou de l'arsénite de cuivre, etc., se reproduit exactement; s'il s'agit, au contraire, d'une couleur composée, comme celle qui résulte du jaune de chrome et du bleu de Prusse, le bleu seul est obtenu. Il paraît donc y avoir là un moyen de distinguer les couleurs simples des couleurs complexes, en même temps qu'une preuve du caractère élémentaire de chaque couleur du spectre solaire.—*Moniteur Illustré des Inventions.*

—On sait qu'avec le système Morse en usage jusqu'ici, toute dépêche est transmise à destination au moyen de signes conventionnels marqués par un stylet sur une bande de papier. Un employé traduit la dépêche en langage Morse à la station de départ; un employé traduit le langage Morse en écriture ordinaire à la station d'arrivée. L'appareil Caselli ne nécessite plus cette double expédition; il est autographe; il est automatique.

La dépêche écrite par l'expéditionnaire est directement placée sur le pantélégraphe; elle se reproduit d'elle-même, sans le secours d'aucun agent, à la station d'arrivée et trait pour trait, point pour point. Vous écrivez quelques lignes à Paris, vous dessinez un portrait, un plan; quelques minutes après, les lignes, le portrait, le plan sont reproduits à Marseille avec la plus scrupuleuse fidélité. En un mot, le pantélégraphe envoie, en quelques instants, comme ne le donnerait pas, sur place, le plus habile calligraphe ou dessinateur, le calque, le fac-simile d'une dépêche ou d'un portrait. C'est une merveille.

Nous croyons donc utile, puisque la question est en ce moment à l'ordre du jour, de décrire avec quelque détail le bel appareil de M. Caselli. On se fait d'ailleurs si peu l'idée des difficultés de toute nature que pré-